



L'île des anamorphoses

version de Nadia Porcar

Savons-nous bien ce que nous faisons quand nous voyageons. Accoudé sur la rambarde arrière du bateau, le vieux monsieur se pose peut-être cette question, à moins qu'il ne cherche à entrevoir, maintenant que le « Paradiso » est au large, les soubresauts de quelque exocet jaillissant d'entre les vagues, ou encore à entendre le cri d'un grand labbe, n'importe quelle créature pour changer des mouettes increvables. L'amateur de mer porte un costume sable, un canotier qu'il ne craint pas de voir s'envoler, des souliers crème. Les quelques passagers clairsemés ont généralement opté pour le jean et le T-shirt. Ils parlent haut et fort, comme pour rivaliser avec le bruit du moteur, modeste néanmoins – il s'agit du plus petit ferry du monde qui se dirige vers l'île pacifique la plus méconnue du monde.

Le vieil élégant est rejoint par un jeune homme qui lui demande du feu. La conversation s'engage. Non, ce n'est pas la première fois qu'il se rend sur l'île. Il était tout jeune marié alors. Les criques n'étaient guère accueillantes avec leurs milliers de gammars rampant de galet en galet ; avançant avec espoir dans les terres, ma femme et moi nous étions vite retrouvés le nez agacé par une odeur d'oignons déprimante ; et de grasses chenilles bicolores chutaient à tout moment des arbres sur nos épaules - la saison ! Le conteur laisse échapper un rire. Mais laissez-moi me présenter, mon nom est Luis Acevedo. Sous le chapeau qu'il soulève, une chevelure platine danse gaiement au vent. Le jeune voyageur se laisse gauchement serrer la main. Moi, c'est Federico Porcaro.

Luis Acevedo a l'air heureux de parler. Il a détourné son regard de la mer pour le fixer sur son interlocuteur. Federico découvre enfin ses yeux, couleur fer. Il n'a jamais vu ça, baisse aussitôt les siens, puis désigne un point invisible au loin. Alors, c'est comment là-bas, à part les chenilles ? Luis Acevedo sort un étui à cigarettes de sa poche intérieure. Ses gestes sont exacts. Federico décline le fin cigare qui lui est offert. L'étui disparaît. Eh bien, l'air de là-bas n'est pas le même qu'ici. Je ne vois pas comment le dire autrement. Vous le constaterez très vite par vous-même, dès que vous aurez quitté le pont du « Paradiso ». Vous entrerez dans un espace inédit. Ne craignez



rien cependant, sachez que l'hospitalité n'est pas un vain mot dans ces parages particuliers. Oui, je me rappelle un habitant qui m'avait offert une moque de thé rouge. Exactement à la bonne température. Cela n'est pas sans importance, ne trouvez-vous pas ? Federico n'est pas sûr de comprendre. Luis Acevedo poursuit son monologue.

Que vous dire encore. Il y avait aussi dans les hauteurs un village sur lequel le temps semblait ne pas avoir de prise. Le long d'étroits canaux s'étagaient des maisons de bois, des boutiques de bois, à perte de vue, sans la moindre épicerie nouvelle, le moindre béton. Dans leurs magasins colorés, les marchands avaient des allures d'un autre siècle, les enfants eux-mêmes n'avaient pas d'âge. Et la pluie tombait toujours. Tantôt fine bruine, tantôt ondée sombre, sans interruption. Il faisait beau avant d'entrer dans le village, le ciel crevait dès qu'on en avait franchi le seuil. Pleuvait-il à verse dans le village, il cessait de pleuvoir sitôt qu'on l'avait derrière soi. Je l'ai vérifié sans cesse, vous le verrez de vos propres yeux. Maria, c'est le nom de ma femme, dansait légère entre les gouttes, le ciel et les toits des maisons se reflétaient dans ses ballerines vernies, tandis que je pataugeais dans mes chaussures italiennes. Fichues, irrémédiablement. Elles avaient été faites sur mesure pour moi dans un petit village des Abruzzes. Maria riait de ma déconfiture mais avec une telle douceur... La pluie ne la perturbait pas, elle. Elle me disait Regarde, comme c'est beau, on dirait qu'on a changé d'époque. On se croirait dans un roman gothique ! Elle avait raison, je l'admettais, les chaussettes trempées, la tête baissée, le cou rentré. Le prix à payer, sans doute, pour que le temps s'arrêtât là. Un microclimat d'un genre tout à fait singulier. Une pluie qui laverait le temps ? Une pluie qui laverait du temps ? Acevedo s'est tu.

Incrédule et vaguement effaré, Federico plante ses yeux dans le regard métallique de Luis : Vous blaguez, hein ? Vous me testez ! Acevedo l'observe gravement. Ce serait une étrange façon de plaisanter. Au plaisir, Monsieur Porcaro. Sans lui serrer la main, Acevedo prend le chemin de sa cabine. Il se sent subitement épuisé, énervé, pas bien.

Aussitôt la porte refermée, il ôte son canotier, sa veste et ses souliers ; se laisse tomber sur sa couchette et ferme les yeux. Le visage de l'habitant hospitalier dont il a évoqué le souvenir devant le jeune en jean ne le quitte plus. Seul, à quoi bon mentir.



L'habitant fut une habitante, dont la boutique de souvenirs faisait face à l'auberge où les Acevedo avaient choisi de séjourner. L'habitante se prénomma Maria, comme la femme de Luis, mais était aussi brune que Maria Acevedo était blonde. Heureuse de recevoir la visite de rares touristes, elle les avait invités à s'asseoir dans l'arrière-boutique où elle avait aménagé un coin salon avec tentures indiennes, tapisseries à ramage, gravures macabres, aquarelles fantastiques et, sur des meubles alambiqués façon Louis XIII, multiples narguilés, pipes, blagues à tabac, pots du Japon, candélabres, sabres et sabliers, miroirs dépolis et portraits indéfinissables... Luis avait été saisi. *C'est tout à fait décadent¹ !* s'était-il exclamé. Maria Acevedo était intervenue : *Cela n'a rien de péjoratif dans sa bouche, vous savez. Mon époux travaille sur la décadence en littérature. Lui-même écrit.* Puis elle s'était tournée vers lui : *Il sera un jour un écrivain célèbre.* Luis lui avait baisé la main, heureux et gêné – plus heureux que gêné. Maria l'avait alors longuement questionné sur l'écriture. Il lui avait confié qu'il venait de commencer une histoire dont il n'avait pas encore trouvé le titre mais qui contiendrait, il le savait, le mot « anamorphose » car ce mot le chavirait. *Imaginer un conte, c'est comme deviner une île,* lui avait-elle dit.

Comment ne pas tomber sous le charme de ces yeux – que dire des yeux sinon qu'ils sont des étoiles plus ou moins noires. Quelque chose du lait de son œil glissa dans l'œil de Luis. Certes, il ne se passa rien (de plus) entre eux mais la blonde Maria comprit. Elle devina une *certaine* infidélité. De là, elle s'éloigna de Luis, si insensiblement qu'il ne le remarqua pas tout de suite, inféodé qu'il était à Maria la ténébreuse.

Dans sa cabine, Luis Acevedo a beau se retourner en tous sens sur sa couchette, la sieste ne veut pas de lui. Il sort alors de sa valise un petit jeu d'échecs portatif que lui avait offert Maria quand ils étaient étudiants. Il en ôte le couvercle de bois clair et observe le jeu. Il a cinquante ans de moins. Il est sur l'île. Maria a tenu à retourner au Village-de-la-pluie-battante qui l'enchantait. Il préfère quant à lui rester au sec, le village lui tape sur les nerfs, la pluie l'insupporte. Il va prendre son carnet et son stylo, il est aussi venu pour ça. C'est ce qu'il vient de dire à sa femme : *Va prendre des photos, amuse-toi. Moi, je vais écrire.* Au lieu de quoi il court chez Maria la brune. Il s'y rend

¹ En français dans le texte.



avec un but noble : l'initier aux échecs. Il le lui a promis la veille. Il s'avère qu'elle apprend avec une facilité déconcertante. Dans le petit salon qui sent l'encens, elle lui sert thé rouge sur thé rouge. Elle arbore ce jour une longue robe moirée qui lui fait comme la seconde peau d'un animal indéfinissable. Il admire le reflet de ses ongles sur le plateau, de son cou lorsqu'elle se penche, de son sourire. Après avoir perdu quelques parties, elle propose le plus sérieusement du monde d'inventer de nouvelles règles au fur et à mesure qu'ils jouent. Le cavalier qui mange un fou acquiert automatiquement les attributs de la pièce avalée. La tour qui gobe le cavalier qui a mangé le fou provoque des conséquences imprévisibles. *Logique, non ?* demande-t-elle en fermant à demi ses yeux violets à force d'être noirs. Luis rit, il oublie « sa » Maria, il rit comme un fou tout seul dans sa cabine.

Acevedo se réveille sur sa couchette, une dame dans sa main droite, le jeu jeté à terre. Une dame qui perdrait le sens commun jusqu'à s'abaisser à prendre un pion, quel sort lui serait-il réservé. Il secoue sa tête, un peu lourde, s'assied et repousse ses longs cheveux blancs en arrière qui lui donnent l'air d'un lion fatigué ; il le sait, sans avoir à se regarder dans une glace. Il y a un demi-siècle qu'il n'a plus considéré son reflet dans un miroir, qu'il évite les vitres, les flaques d'eau, les chevalières.

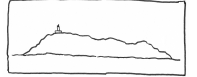
Pourquoi revenir aujourd'hui. Maria de l'île lui avait prédit qu'il reviendrait un jour, seul. Très célibataire il revient, en effet. Il y a des dizaines d'années qu'il a perdu « sa » Maria ; sans gagner l'autre pour autant. Il a tué son amour, gâché son maigre talent. Il a laissé interrompue la nouvelle avec le mot anamorphose dans le titre, écrit à la place des fadaïses sur de petits carnets noirs très chic. Certes, il n'a pas hésité, par fatuité, à glisser dans des articles telle allusion à une nouvelle philosophique, voire anamorphique. Puis il a laissé tomber. Il lui faut aujourd'hui retourner sur les lieux où il a failli, où quelque chose lui a fait défaut. Cet ultime voyage sera piaculaire ou ne sera pas. On frappe à la porte. C'est Federico T-shirt Porcaro, qui passe sa tête par l'ouverture. *Euh... vous allez bien ?* Ces mots ignorant superbement l'inversion du sujet arrachent un sourire tordu à Luis. *Je ne saurai comment répondre à votre question, si c'en est une.* Il propose machinalement un siège, lui-même retombe sur sa couchette, d'où il observe Federico, de biais, ses yeux fer lançant des éclairs mats. En cette vieille poupée trop grande avachie sur le matelas, le jeune homme ne reconnaît pas le dandy



septuagénaire de l'après-midi. Il regrette déjà d'être venu et reste debout, évitant le regard halluciné de son vis-à-vis. *Il y a longtemps que... je veux dire... je ne vous voyais plus, je me suis inquiété... La lumière est trop cool... trop belle, en ce moment.* Luis jette un coup d'œil flottant en direction du hublot. La lumière fatigue mes yeux, ne dit-il pas. Le jeune homme va quitter la cabine quand son regard est attiré, sur le côté, par un cadre voilé d'un foulard sombre. Devant son air interrogateur, Luis ricane, *Je ne peux plus me voir en peinture, figurez-vous. Je me rase à l'aveugle, et tout à l'avenant.* Porcaro a fui.

Elle est en vue. L'île des Anamorphoses. Quand Luis Acevedo sort sur le pont, l'air est étrangement opaque dans le soir. Il a envie de parler à quelqu'un mais parler n'est peut-être pas le mot. C'est rugir, le mot, c'est hurler, le mot, c'est crever tous les tympan à bord, le mot, qu'ils comprennent une fois pour toutes où ils vont mettre les pieds, les jeans-T-shirts : les dieux existent, nom de Dieu, ils abordent de siècle en siècle cette terre pour jouer aux échecs et remettre en jeu le sort des mortels, pour rien, pour se divertir, par simple ennui, parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire ; certains d'entre eux souffrent de lubies précises, se plaisent à revisiter à l'infini *La Reine des Neiges*. Tout leur est bon.

Plus on s'approche, plus l'île est floue, comme embuée. Out of focus. Puis tout s'inverse. Cette île, c'est comme si on avait toujours vécu avec un voile devant les yeux. On pose le pied sur le rivage et le voile se déchire. Voilà le ciel, voilà l'air. C'est le monde extérieur qui devient vaporeux. Ici, les éléments se découpent avec une netteté inconnue jusqu'alors, si ce n'est dans certains rêves philosophiques, qu'on reconnaît pour tels à leur couleur. Car la philosophie a une couleur. Il se trouve que la transparence de l'île possède la sienne propre, sa couleur philosophique personnelle comme peut être philosophique une paire de gants beurre frais. Non, je ne délire pas. Je sais ce dont je veux parler. Il est certains instants colorés philosophiquement avant que tout ne bascule à nouveau dans l'apparence des choses. Il en va de même pour l'espace insulaire. L'île m'avait offert cette vie hyaline que je n'avais su voir. Au milieu de nos limbes quotidiens, l'île est la seule réalité. Qui me révéla mon être, capable de trahison, qui dévoila l'homme faux en moi, déloyal, désaccordé. Un homme inexact. Désormais,



je le sais, d'un savoir violent. Or, j'ai dans ma valise tout le nécessaire – carnets, stylos, stylet – pour en finir avec le médiocre. Je démasquerai les dieux, dussé-je y laisser ma peau et mes os et mon sang. Je retournerai à la boutique de souvenirs où Maria n'aura pas pris une ride, et pour cause. Portera-t-elle encore cet accoutrement de loutre, m'offrira-t-elle à nouveau une moque de thé à la bonne température. La revoir une fois une seule me suffira. Mon cœur ne lâchera pas, entends-tu mon cœur, c'est à toi que je m'adresse ; voilà ma dernière chance d'homme libre sur cette île qui est ma dernière demeure. C'est d'ici que je ferai parvenir mon message au monde. Oui, le monde m'entendra ! Il ne comprendra peut-être pas mais je l'aurai averti. De quelle autre façon pourrais-je te demander pardon, Maria.